

Jacques Paviot, Jacques Verger, (Textes réunis par), *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Age. Mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, 695 p.

Ce volume est un mélange d'articles en l'honneur de Philippe Contamine qui s'était distingué dès 1964 avec son fameux *Azincourt*. D'emblée l'auteur se plaçait dans un domaine de recherche négligé jusque là. Il montre pourtant que la guerre est l'une des composantes majeur de la vie au Moyen Age. Sa thèse, *Guerre, Etat et Société à la fin du Moyen Age. Etudes sur les armées des rois de France (1337-1494)* est publiée en 1972 où il souligne l'évolution entre les armées de Philippe VI, composées de troupes hétéroclites et l'armée de la fin du XV^{ème} siècle, formée d'unités stables et solides. Jean Schneider a donc raison de souligner en ouverture de ce volume que « le développement de l'institution militaire est un des aspects, et non le moindre, du progrès du pouvoir royal » [p. 6]. Ainsi, la guerre est omniprésente au Moyen Age. Tous redoutent ses effets, beaucoup la subissent et quelques-uns s'y adonnent avec plaisir, au point d'en faire profession. La noblesse occidentale, au moins à partir de l'An Mil est avant tout une caste de guerriers. La chevalerie définit pour elle des valeurs et une éthique qui recouvrent de multiples réalités.

Dans le premier article de ce volume, Christophe Allmand nous éclaire sur le problème de la désertion en France, en Angleterre et en Bourgogne. Dans les mentalités, cet acte « fut de plus en plus considéré comme une félonie, une fraude perpétrée à l'encontre de l'argent public. Le déserteur était aussi condamné pour les conséquences pratiques, financières et militaires, de son acte » [p. 35]. Martin Aurell, pour sa part, s'attache à l'étude de la personnalité d'Aliénor d'Aquitaine (1124-1204) et l'attitude des historiens à son égard. Il précise que si « la vie d'Aliénor est assurément exceptionnelle » [p. 43], cette dernière a souvent été et « est passablement discréditée » et que donc le bilan « est assurément trop pessimiste » [p. 49]. Le personnage féminin qui est central dans ces Mélanges est incontestablement Jeanne d'Arc. Olivier Bouzy revient sur un épisode célèbre, celui de l'entrevue entre Jeanne d'Arc et Charles VII. Mais « qu'il soit très connu n'implique pas pour autant qu'il le soit bien » [p. 131]. Françoise Michaud-Fréjaville s'intéresse plutôt à la personnalité de Jeanne et à son statut militaire. Pour sa part, Michel Balard nous éclaire sur les forces navales génoises en Méditerranée aux XV et XVI^{ème} siècles. Il démontre que c'est bien la domination de la mer par les Génois qui leur assure la liberté des routes commerciales. Chiffres à l'appui, Françoise Bériac-Lainé analyse en détail la composition de l'armée anglo-gasconne vingt ans avant la guerre de Cent Ans. Quant à la représentation de la noblesse dans les structures militaires en Flandre au XV^{ème} siècle, Wim Blockmans montre qu'en réalité, « le cloisonnement entre les ordres était beaucoup moins net qu'on pouvait le penser à partir des structures constitutionnelles. Dans les questions aussi vitales que le service féodal, cette pensée nobiliaire se traduit en une influence politique très nette » [p. 99].

La question des croisades est abordée à trois reprises dans l'ouvrage. Elisabeth Crouzet-Pavan s'intéresse au départ du Doge à la croisade. A Venise, en septembre 1202, tous les croisés qui ont convergé vers la ville attendent l'heure du départ. L'auteur nous décrit ces instants clefs, au moment où « il revint à un Vénitien de parler dans la basilique San Marco et d'ouvrir la croisade à sa réalité [...]. Thibaut de Champagne mourait, l'argent manquait et, du fait de tant de tâtonnements et de difficultés, les discordes éclataient dans l'ost. Ce dimanche, tout bascule » [p. 167]. Alain Demurger s'interroge sur les pensées du pape Clément VI à propos de l'Orient : s'agit-il d'une ligue ou d'une croisade ? Au courant de 1343, le pape essaye de régler les problèmes du financement des galères pontificales et de désamorcer les conflits entre Chrétiens qui pourraient affaiblir la Ligue navale. En cela, « la paix est un des fondements de l'idée de croisade. La croisade en effet est une manifestation de l'unité du peuple chrétien » [p. 211]. La contribution de Philippe Ménard concerne les combattants en Terre Sainte au temps de Saladin et de Richard Cœur de Lion. L'art militaire au Proche Orient revêt des caractéristiques particulières et « il reste encore des choses à dire sur la composition des armées, l'équipement et la mentalité des soldats » [p. 503].

De retour en Occident, l'article de Bernard Demotz est une réflexion autour du rôle de la noblesse et la guerre dans la Savoie médiévale. Il souligne que « la noblesse a toujours eu la pratique des armes pour vocation première... » [p. 197]. Robert Favreau s'occupe de la ville de La Rochelle pendant la guerre de Cent Ans. Il s'agit de la localité la plus riche de la région entre Loire et Dordogne, notamment grâce à l'exportation du vin de l'Aunis vers le nord et « les hostilités en feront une place forte essentielle » [p. 261]. Mais le port se diversifie, il n'est plus seulement un lieu d'exportation du vin mais aussi un centre de redistribution de marchandises de la péninsule ibérique, notamment du fer et de la laine. Robert Fossier s'intéresse au domaine du Roi en Picardie (X-XIII^{ème} siècle). Si l'auteur insiste sur la richesse de la région, il souligne surtout que la prépondérance est placée sur les taxes par rapport aux revenus fonciers. En fait, « le « domaine royal » était un ensemble de droits plus que de sols » [p. 282] qui permet au souverain d'affirmer sa puissance et d'obtenir l'emprise sur son royaume.

Claude Gauvard analyse la nature de la justice. Il montre que, vers la fin du Moyen Age, « la noblesse reste encore libre de ses mouvements et de ses valeurs fondées sur l'honneur. La justice du roi doit satisfaire ses exigences ou se taire » [p. 310]. Le cas anglais est différent. En effet, « le Parlement est, depuis le règne d'Edouard I^{er} au moins, un élément de plus en plus important de la vie politique en Angleterre » [p. 313]. Jean-Philippe Genet s'intéresse donc tout naturellement au fonctionnement du Parlement entre 1353 et 1370. Michel Le Mené revient sur le cas français, notamment sur la questions des fiefs à la fin du Moyen Age. Le Roi François I^{er} ordonne, le 15 octobre 1539, à tous les détenteurs de fief de les déclarer. « Le résultat de cette enquête n'est pas tout à fait exhaustif » [p. 439] car certains fiefs ne firent pas l'objet d'une déposition devant le sénéchal, mais le bilan reste extraordinaire. Cet inventaire permet aux historiens d'étudier, de façon régressive, la situation de vassal au moment où la conjoncture a évolué et qu'elle ne reflète plus qu'un état formel par rapport aux obligations d'origine. Ainsi, « 'tenir en fief' n'avait visiblement plus, à la fin du Moyen Age, le sens qu'on lui attribuait à la belle époque de la féodalité » [p. 451]. En effet, les liens de dépendance se sont distendus et les rapports entre les hommes évoluent. Les besoins financiers des grands feudataires mais aussi un système de plus en plus complexe dû aux partages successoraux, ont eu raison des services personnels qui avaient cours à l'origine de l'institution. Le système du pouvoir a lui aussi énormément évolué. Peter S. Lewis le démontre dans son article, « Être au Conseil au XV^{ème} siècle » [p. 461-469]. Il note qu'au moment d'un pouvoir fort et stable, « on parle de 'ministres' ; en temps d'instabilité, on parle de 'favoris'... » [p. 468].

Jean-Michel Mehl évoque pour sa part un aspect original de l'art militaire. Il nous démontre que « dans l'arsenal des jeux humains, le jeu d'échecs occupe une place à part. Conçu dès ses origines comme une image de la guerre, il ne s'est jamais dégagé, quelles qu'en furent les transformations et adaptations dans le temps ou dans l'espace, de cette aura guerrière » [p. 495]. Hervé Pinoteau fait pour sa part l'histoire de notre emblème. La tradition du drapeau blanc est fort ancienne. Si « la croix blanche et cette signification française du blanc étaient bien établies à la fin de Moyen Age et à la Renaissance, [...] cela venait de loin » [p. 591]. En fait, cette croix blanche devint le symbole de la France et de la fidélité au souverain au moment des troubles qui eurent lieu sous Charles VI.

Francis Rapp étudie les villes alsaciennes face aux incursions des routiers. Il s'interroge à propos des bourgeois de la fin du Moyen Age. Ceux-ci sont-ils « encore capables de défendre le statut que leurs aïeux avaient payé de leur sang ? » [p. 597]

Bref, les multiples facettes de la guerre, les moyens du pouvoir et les évolutions de la noblesse sont largement abordés au sein de cet ouvrage. En effet, les cinquante-cinq études de ce Mélange reflètent bien la nature des recherches entreprises par Philippe Contamine. Du début du XI^{ème} siècle à l'aube de la Renaissance, de l'Angleterre à l'Orient latin et au travers de sources les plus variés possibles, ce livre contribue à baliser, tout comme Philippe Contamine le fit lui-même tout au long de sa vie, cet immense domaine, encore largement ouvert, de la recherche historique.